

“ Les hommes compensent souvent par la médisance le bien que les femmes leur font.

“ En vérité, il convient bien aux hommes de tout nier contre les femmes, comme s'ils étaient en reste avec elles !

“ Les femmes savent qu'elles ont dans nos cœurs de trop bons avocats pour devoir s'alarmer de nos médisances.”

“ Après avoir bien lu et attendu sur le compte des femmes, quel est le résultat de bien et de mal qu'on peut leur attribuer, sans vouloir être piquant ou galant ? Le voici, de bien bonne foi : elles sont plus aimables que nous, plus jolies, plus sensibles, en un mot, elles valent mieux que nous. Toutes les imperfections que nous leur reprochons ne font pas autant de mal qu'un seul de nos défauts ; et encore nous en sommes la cause par notre despotisme, notre injustice et notre amour-propre.”

J'ai pris sur moi d'énumérer sept des défauts que l'on reproche aux dames, bien injustement. J'en ai la conviction, et j'étais bien persuadé, pour mon compte, qu'il n'en existait point d'autres, lorsqu'un de mes amis, censeur impitoyable bien que parfaitement intentionné, m'a communiqué les notes que je vais vous lire sur le goût des femmes pour la lecture des romans :

“ Ces romans dont les bibliothèques sont encombrées trompent un grand nombre de jeunes têtes, malgré le mépris qui devrait en détruire absolument l'autorité. Ils séduisent tous les jours une foule d'esprits qui auraient pu demeurer justes. On s'habitue à confondre avec l'expression réelle des sentiments ce jargon fastidieux des hommes qui se consument, qui se meurent, qui ont des tourments et d'inextinguibles flammes. . . . Celui qui s'exprime avec une burlesque exagération est incapable d'aimer. . . .”

“ Les femmes ont un goût décidé pour les romans ; elles dévorent avec avidité ces sortes d'ouvrages ; plus les héros en sont tendres et malheureux, les faits extraordinaires, et plus elles y trouvent d'agrément. Entraînées par un charme séduisant, elles se hâtent d'arriver à la conclusion, et ne quittent point ces sortes de livres qu'elles ne les aient dévorés d'un bout à l'autre.”

“ Il serait à désirer pour les femmes, dit un auteur Italien, que les faveurs de romans et les poètes n'existassent nullement. Pour un roman ou un poète dont la morale est pure, il en est cent qui corrompent la morale des femmes, puisque la fiction et l'exagération forment leur essence. Toujours au-delà de la réalité, ils ne se repaissent que de chimères, ils ne marchent que par bonds, ils ne trouvent que par images. La lecture trop fréquente de ces livres gâte peu à peu le jugement, donne à l'esprit une façon de voir trop étrangère à la société où nous vivons, et des moins favorables aux usages communs de la vie.

“ Les romans surtout qui excitent la curiosité, sans donner aucun aliment à l'esprit, inspirent des idées fausses, enflamment l'imagination, portent le désordre dans le cœur et pour peu qu'une jeune fille soit disposée à la sensibilité, elle s'accélère et développent son penchant. Quel est, en effet, le but de presque tous les romans ? Ils n'en ont point d'autres que d'augmenter les charmes et l'illusion de l'amour, en le présentant sous un point de vue plus séduisant ; rien n'est plus dangereux, croyez-le bien, pour une jeune demoiselle : elle boit le poison dans un vase dont les bords sont enduits de miel.”

“ Laisser une femme libre de lire les livres que la nature de son esprit la porte à choisir ? . . . mais c'est introduire l'étincelle dans une poudrière ! C'est pis que cela ; c'est apprendre à votre femme à se passer de vous, à vivre dans un monde imaginaire, dans un paradis. Car, que lisent les femmes ? Des ouvrages passionnés. . . . des romans, et toutes ces compositions qui agissent le plus puissamment sur leur sensibilité. Elles n'aiment ni la raison ni les fruits mûrs. Or, avez-vous jamais songé aux phénomènes produits par ces poétiques lectures ?”

Les dangers et le ridicule de la lecture des Romans sont parfaitement exposés et spirituellement critiqués dans une chansonnette de Gustave Nadaud, que j'ai eu l'honneur de vous chanter moi-même plusieurs fois, depuis quelques années, et que je voudrais voir sur tous les pianos à la place de ces fades pinsonneries dans lesquels cœur rime invariablement avec pleur, amour avec point du jour, et désespoir avec près de moi je voudrais la voir !

Mesdames et messieurs, j'ajoute un mot à ces citations et je termine :

N'acceptez pas sans réserve toutes les opinions que je viens d'énumérer ; il faut, comme on dit vulgairement, en laisser en en prendre, et revenir toujours à cette vérité banale, vieille comme le monde :

“ Tant que la terre tournera, l'homme et la femme se rechercheront mutuellement afin de parcourir ensemble le chemin de la vie.” Les philosophes, les satiristes, de l'un ou l'autre sexe, auront beau dire, il en sera toujours ainsi, et toujours se vérifiera un dicton populaire chez les Espagnols, le peuple également renommé pour sa manie de changer de gouvernement toutes les vingt-quatre heures, et pour l'excellence de ses proverbes. Ce dicton le voici :

“ L'homme est de feu, la femme est d'étoupe ; le Diable passe et souffle.”

E. B. DE ST. AUBIN.

NOS GRAVURES.

LE MARIAGE DU PRINCE ALFRED ET DE LA DUCHESSE MARIE.

Voici la description qu'un correspondant français donne de cette cérémonie.

Enfin voici la fiancée ; la grande-duchesse resplendit de grâce et de beauté. Le duc d'Edimbourg est vigoureux, d'air affable et bon.

Le défilé continue : voici le prince Arthur d'Angleterre, le duc régnant deaxe-Cobourg-Gotha et la famille impériale. Les fils de l'empereur sont : les grands-ducs Vladimir, Alexis, Serge et Paul. Ses frères : Nicolas et Constantin, et leurs enfants ; la grande-duchesse Marie, sa sœur ; la grande-duchesse Catherine et le duc Georges de Mecklembourg-Strélitz. Les fils de la grande-duchesse Marie : Eugène, Serge et Paul de Leuthenberg ; la princesse Marie de Bade, les princes Pierre et Constantin d'Oldenbourg, le prince Alexandre de Hesse.

Tout ce beau monde se dirige vers l'église russe, à l'entrée de laquelle LL. MM. sont reçues par le métropolitain, les membres du Saint-Synode, le haut clergé avec la croix et l'eau bénite.

Nous les suivons. Ici, dans la chapelle russe, la cérémonie prend un caractère vraiment imposant. En chapes d'or ornées de pierres précieuses, les trois métropolitains officient sur une estrade en velours rouge au pied de laquelle sont les augustes

fiancés. Ils sont assistés de huit diacres également couverts de dalmatiques massives. Par les trois portes ouvertes de l'iconostase, on aperçoit l'intérieur du sanctuaire, les images sacrées illuminées par des cierges qui brûlent à profusion et les popes qui s'inclinent en multipliant les genuflexions et les signes de croix. Les chœurs, de leurs voix puissantes et profondes, disent les prières grecques sur une mélodie étrange d'un rythme plaintif et régulier. Le service divin se continue successivement ; on dépose la croix et les saints Évangiles devant les portes du sanctuaire ; les anneaux de fiançailles apportés à l'avance par les maîtres des cérémonies et déposés sur l'autel passent des mains des archiprêtres au confesseur de LL. MM. qui, pendant la prière, les place aux doigts des royaux époux ; les grands-ducs désignés tiennent les couronnes au-dessus de la tête des augustes fiancés qui, la célébration du mariage achevée, vont s'incliner devant LL. MM. pour les remercier et reviennent à leurs places. Le métropolitain, assisté des membres du Saint-Synode, communique alors les prières d'actions de grâce et on entonne le *Te Deum* qui est accompagné par une salve de cent et un coup de canon, tirée des remparts de la forteresse de Pétersbourg.

A l'issue du service divin et après avoir reçu les félicitations du clergé, leurs Majestés se sont rendues, avec le même cortège et dans le même ordre qu'à leur arrivée, dans la salle Alexandre, où était préparé un autel anglican. Le mariage selon ce rit est célébré par le révérend doyen de Westminster, et tout étant terminé, chacun se retira dans les appartements intérieurs du palais.

BENJAMIN DISRAËLI.

Son nom indique suffisamment son origine juive, que sa face ne dément pas. Il est né à Londres en 1805, et son père était un homme de lettres. Il travailla d'abord dans le bureau d'un obscur procureur ; puis il fonda, comme tant de jeunes gens l'ont fait dans notre pays, un journal qui dura ce que durent les roses. Ayant échoué dans ces deux carrières, le jeune Benjamin se fit romancier, mais romancier hors ligne comme le savent ceux qui ont lu ses principales productions, et il arriva à la Chambre des Communes en 1837.

Coincidence étrange, M. Disraeli était d'abord libéral, et se convertit au torysme après quelque espérance, tandis que son rival, M. Gladstone, le chef de la dernière administration libérale, avait d'abord appartenu à l'école tory, avant de devenir une des lumières du parti libéral.

M. Disraeli conquit bientôt dans le parlement anglais la place que lui assignaient de fortes études, son éloquence, son esprit sarcastique, et son redoutable talent de débater que les années ont respecté. Après avoir suivi Sir Robert Peel, son chef, dans sa politique de protection, il devint peu de temps après, à la mort de lord John Bentinck, chef du parti tory et protectionniste. Plusieurs fois ministre depuis 1850, M. Disraeli devint premier ministre en mars 1868, par suite de la retraite de lord Derby. Il succombait quelques mois plus tard sur la question de l'église d'Irlande, et cédait la place à M. Gladstone, qu'il vient de supplanter encore une fois.

W. E. GLADSTONE.

William Ewart Gladstone est né à Liverpool en 1809. Il fut un des plus brillants élèves de l'université d'Oxford. Il fut élu au parlement en 1832, pour le comté de Newark, et dès 1834 il fit partie de l'administration de Sir Robert Peel.

En 1847, il fut élu par l'université d'Oxford. Jusque là M. Gladstone avait appartenu au parti tory ; mais à cette époque il commença à s'en éloigner, et en 1852 il entra comme chancelier de l'Échiquier dans le ministère de coalition de lord Aberdeen, et plus tard dans celui de Lord Palmerston.

A la mort de ce dernier, lord John Russell devint le leader du parti libéral dans la chambre des Lords, et M. Gladstone occupa la même position dans les Communes.

En décembre 1868, il monta au pouvoir comme chef du cabinet et profita de sa majorité pour mener à bonne fin le désétablissement de l'église d'Irlande.

M. Gladstone est un des meilleurs écrivains contemporains en Angleterre.

M. BOUCHER.

Nous avons publié une biographie du Lieutenant colonel Boucher dans notre dernier numéro.

BÉNÉDICTION DE LA NEVA.

Les Moujics sont des prêtres russes. Leurs fidèles ne doivent jamais manquer d'eau bénite s'ils consacrent ainsi tout un fleuve d'un seul coup.

BULLETIN TELEGRAPHIQUE.

FRANCE.

Paris, 2.—Ledru Rollin a été élu député à l'Assemblée nationale pour le département du Vaucluse. Il a remporté la victoire avec une majorité de 200 voix.

Paris, 2.—On rapporte que le comte de Chambord est dangereusement malade.

Paris, 4.—L'Académie française a différé la réception projetée d'Émile Olivier, parce qu'il persiste à vouloir faire l'éloge de l'empereur Louis-Napoléon dans son discours d'admission.

Paris, 6.—A la séance de l'Assemblée, aujourd'hui, M. Christoph, radical, a demandé pourquoi le gouvernement tolérait la publication du journal le *Figaro*. Ce papier nouvelles engage le président MacMahon à faire un coup d'état et attaque avec acharnement le *Dix-Neuvième Siècle* relativement à ses remarques sur le président de l'Assemblée.

Le duc de Broglie a répondu que le *Figaro* soutient la politique conservatrice et qu'il a promptement désavoué l'article qu'on lui reproche.

Le vote de l'Assemblée sur la question fut comme suit : Pour la motion, 311. Contre 388.

ÉTATS-UNIS.

New-York, 3.—Des lettres de Paris nous apprennent qu'un certain malaise est causé en France en prévision du mouvement qui doit avoir lieu le 16 mars à l'occasion de la majorité de Napoléon IV qui se trouve ainsi à l'âge requis pour gouverner.

On dit que l'Impératrice Eugénie est actuellement à Paris et organise une grande manifestation bonapartiste. Les agents sont répandus par toute la France. Des cartes d'invitation, portant la photographie du Prince Impérial et l'inscription sui-

vante : “ 16 mars 1874 appel au peuple ” sont distribuées dans toutes les parties de la République.

Albany, 3.—Le sénat a adopté un bill permettant aux compagnies d'assurances canadiennes de faire des affaires dans l'État de New-York pourvu qu'elles déposent des garanties entre les mains du surintendant du département des assurances.

ANGLETERRE.

Londres, 3, minuit.—Aucune nouvelle de la Côte d'Or d'une date plus récente que celle de la dépêche du général Wolseley. Il circule bien des rumeurs et l'on craint que quelque désastre ne soit arrivé à l'expédition.

L'anxiété au bureau du département de la guerre est telle que M. Gathorne Hardy s'y tient jusqu'à une heure avancée de la nuit et que les employés y restent toute la nuit.

Londres, 5.—Une dépêche spéciale adressée au *Times* de Bapoune, mande que Don Carlos n'a pas l'intention d'imposer une contribution aux habitants de Bilbao lorsque cette place se rendra.

En entrant dans la cité il se rendra à la cathédrale où il sera couronné roi d'Espagne. Il jurera de protéger les libertés du peuple. Le général Elio sera nommé président du conseil. Un appels era fait aux puissances étrangères leur demandant de reconnaître l'armée de Don Carlos comme une armée de belligérants.

Le correspondant du *Daily News* écrit de St. Pétersbourg, que des troubles sérieux ont éclaté en Pologne. Plusieurs églises ont été fermées, ce qui a donné lieu à ces émeutes. Dans un endroit les soldats ont tiré sur la foule, tuant et blessant 70 personnes.

Londres, 5.—Le nouveau parlement s'est assemblé aujourd'hui. Les procédés dans la Chambre des Pairs sont sans intérêt. Dans la Chambre des Communes, sur motion de Henry Chaplin, conservateur, secondé par Lord Cavendish, Henry Bouverie Brand, Orateur du dernier parlement, est élu Orateur de nouveau ; cette motion a été adoptée à l'unanimité.

M. Gladstone a été reçu par les libéraux avec de chaleureux applaudissements, lorsqu'il a pris son siège sur le premier banc de l'opposition.

Enfin on a reçu des dépêches de la Côte d'Or confirmant la nouvelle de la victoire du général Wolseley.

Le roi des Ashanti s'est rendu et est maintenant prisonnier aux quartiers généraux du général Wolseley.

Paris, 6.—Le ministre de l'intérieur a publié un ordre par lequel il est défendu de vendre la photographie du comte de Chambord.

ESPAGNE.

Bayonne, 2.—Une dépêche a été reçue par la Junte Carliste de cette ville et elle lui annonce que la ville de Bilbao s'est rendue aux Royalistes. Un grand nombre d'édifices publics ont été détruits par le bombardement.

Madrid, 2.—Les troupes du général Lomas s'embarqueront à San Sebastian pour Santander, où elles rejoindront l'armée du général Mariones.

Bayonne, 2.—Cinq mille républicains ont été surpris par les Carlistes près de Bilbao et, après une mêlée sanglante, ils ont laissé mille des leurs sur le champ de bataille.

Madrid, 2.—La défaite des troupes républicaines près de Bilbao est confirmée. On dit que le duc d'Albrecht d'Autriche est allé visiter *incognito* le camp de Don Carlos.

FAITS DIVERS.

ACCIDENT.—On télégraphie de London, Ont., 1er mars : Un terrible accident par lequel sept à huit personnes ont perdu la vie et dix à douze ont reçu des blessures sérieuses, est arrivé samedi soir sur le chemin de fer Great Western.

L'express de Sarnia est parti d'ici à 6.30 p.m., avec plusieurs wagons chargés de pétrole et un wagon rempli de passagers. Environ à mi-chemin, entre cette ville et la station de Komoka, la lampe qui se trouvait dans les latrines est tombée par terre, en se brisant communiqua le feu à l'huile qu'elle contenait et en un clin d'œil tout l'intérieur des latrines était en flammes. Le train qui allait avec une vitesse de plus de 30 milles à l'heure activait tellement les flammes qu'il fut impossible de s'en rendre maître et pour comble de malheur, comme il n'y avait pas de ficelle d'alarme qui communiquait avec la locomotive, le chef du train fut obligé de courir de wagon en wagon pour avertir les mécaniciens, mais quand le train arrêta, le wagon des voyageurs était déjà enveloppé par les flammes.

Les infortunés voyageurs s'élançèrent à bas de la plateforme ou sautèrent par les fenêtres, et ceux qui n'eurent pas le temps de profiter de ce moyen de salut, périrent dans les flammes.

On nous écrit de St. Stanislas, à la date du 25 courant :

Le 18 du mois courant, M. Eugène Charest, riche cultivateur de St. Stanislas, faisait abattre, sur son domaine, une épinette d'une hauteur de 40 pieds. Rien dans ce fait qui puisse intéresser le lecteur, mais ce qui pourra peut-être l'étonner, c'est que M. Charest, en s'approchant de l'endroit où reposait la cime de cet arbre, fut tout surpris de voir venir au-devant de lui deux petits oiseaux, plus petits même qu'un merle, plongeant et voltigeant au-dessus de sa tête, tournant sans cesse, puis s'envolant pesamment en traînant l'aile, comme pour l'entraîner ailleurs.

Aux accents douloureux de ces petits êtres empressés, il lui fut facile de distinguer l'expression de la sollicitude et de l'affection maternelles. En effet, des petits oiseaux avaient construit leur domicile d'amour au sommet de cet arbre, ils y avaient confié leur couvée en plein cœur de janvier. La famille se composait de trois petits, dont deux trouvèrent la mort dans la chute de l'arbre, et le troisième fut emporté vivant à la cabane du chantier, où chacun peut encore le voir. Ce petit être, compte à peine près de dix jours d'existence et prend bien la nourriture qu'on lui offre.

Rien n'est plus curieux que l'art peu recherché avec lequel ces espèces d'oiseaux ont bâti leur nid, dans ce poste élevé, pour mettre leur couvée à l'abri des injures de la saison. Ce nid ne contient aucune substance chaude ; le dehors de ce petit édifice ne se compose que de matière grossière—gros foin, mousse épaisse, tandis que la couche intérieure est tapissée de paille et de petites racines.

En présence du peu d'artifice, en apparence, de cette construction, on demeure étonné en songeant que la femelle a pu y couvrir ses œufs, et prodiguer les premiers soins de la vie à la famille naissante, sans les voir périr par les froids rigoureux qui ont marqué quelques-uns des jours de janvier. Il y a là un phénomène que je demande aux ornithologistes de nous expliquer.